



61^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2022

LA JAURÍA

De Andrés Ramírez Pulido



VALIENTE GRACIA & ALTA ROCCA FILMS
présentent



61^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2022

LA JAURÍA

De Andrés Ramírez Pulido

AU CINÉMA LE 5 AVRIL 2023

▷ *RELATIONS PRESSE*

CLAIRE VIROULAUD
06 87 55 86 07
claire@cinesudpromotion.com

Ciné-Sud Promotion
01 44 54 54 77

▷ *DISTRIBUTION*

PYRAMIDE
32 rue de l'Échiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

À *CANNES*
Riviera Stand L3
distribution@pyramidefilms.com
programmation@pyramidefilms.com

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

Eliú, un garçon de la campagne, est incarcéré dans un centre expérimental pour mineurs au cœur de la forêt tropicale colombienne, pour un crime qu'il a commis avec son ami El Mono. Chaque jour, les adolescents effectuent des travaux manuels éprouvants et suivent des thérapies de groupe intenses. Un jour, El Mono est transféré dans le même centre et ramène avec lui un passé dont Eliú tente de s'éloigner.



Entretien avec ANDRÉS RAMÍREZ PULIDO

• Comment est né ce long-métrage ?

La Jauría est le prolongement de mes deux courts métrages, *El Edén* et *Damiana*. Les trois films sont basés sur une préoccupation personnelle que j'ai pu mettre en lumière dans l'écriture et la réalisation : l'importance de la figure paternelle dans l'enfance et l'adolescence ; comment l'amour, les soins ou au contraire l'abandon, l'absence ou la violence d'un père peuvent marquer des vies.

La Jauría est l'histoire d'un adolescent et de toute une génération qui entretient une relation de haine et de mort avec son père, une génération abandonnée qui, sans s'en rendre compte, s'inscrit dans un cercle de violence héritée. Comment un enfant peut-il se détacher d'une violence imprégnée dans sa nature ? Comment se détacher de ces héritages immatériels de nos parents qui nous hantent chaque jour ? Mon idée était d'accompagner organiquement Eliú, le personnage principal, dans un voyage vers la lumière pour qu'il puisse sortir de ce cercle hostile, de là est née l'idée de le connecter avec quelque chose au-delà du matériel, une rencontre avec l'Invisible.

J'ai décidé de créer une fiction pure, qu'on ne puisse pas situer précisément dans l'espace et le temps, laissant aussi hors champ tout le contexte politique et social déjà connu de mon pays, avec l'idée que l'histoire de ce garçon qui lutte avec la culpabilité et le changement brille par elle-même et connecte le spectateur avec sa propre humanité.

• L'expérience décrite dans le film, avec la rénovation d'une hacienda à l'abandon et l'aide d'un thérapeute, existe-t-elle vraiment en Colombie ?

Non, un tel endroit n'existe pas en Colombie, cependant cet univers fictif du film est nourri par ma relation avec plusieurs communautés d'adolescents confinés en traitement pour dépendance à des substances psychoactives et d'autres groupes de mineurs qui purgent des peines pour divers crimes. J'ai essayé d'abstraire certains éléments qui m'intéressaient de cette réalité que je connaissais et de les mettre au service de la fiction cinématographique.

• Comment aviez-vous rencontré ces jeunes ?

Je suis né à Bogotá, mais la vie et l'amour m'ont amené à déménager à Ibagué, une ville plus petite. Avec ma femme, qui était étudiante en arts plastiques, nous avons mis en place des ateliers de cinéma dans des communautés d'enfants et d'adolescents en difficulté. Nous avons passé beaucoup de temps avec eux et nous avons tissé des très beaux liens. Je me sens privilégié d'avoir pu les connaître dans ce contexte. J'avais envie de comprendre leur façon de penser. Notre époque pousse trop à pointer du doigt tout le monde et à mettre les gens dans des cases.

Je me suis vite aperçu que les jeunes avaient tous une relation très conflictuelle avec leur père. La relation qu'ils entretenaient avec leur mère était très différente. Beaucoup d'entre eux avaient le nom de leur mère tatoué sur le corps.

Les personnages de mon film ne font pas partie de l'imaginaire des jeunes délinquants latino-américains.



Ils sont eux-mêmes tout simplement. J'ai eu envie de déjouer les imaginaires très établis sur la Colombie.

• **Comment avez-vous abordé le projet ?**

Les écoles de cinéma latino-américaines ont l'habitude d'apprendre à leurs étudiants comment les grands cinéastes construisent les plans de leurs films. De mon côté, je pense qu'il est bien plus important d'apprendre aux étudiants à se connaître et à savoir où ils se situent en tant que cinéastes. Je l'ai fait à titre personnel. Je me suis rapidement posé la question de la distance que je devais avoir par rapport à ces jeunes.

J'ai travaillé en tant qu'assistant réalisateur sur plusieurs publicités et quelques longs-métrages. Cette expérience m'a permis d'analyser ce que je ne voulais pas faire en tant que cinéaste. Je crois que c'est très important de savoir ce qu'on ne veut pas faire pour trouver son propre chemin ! J'ai pensé aux écueils et aux pièges que je voulais éviter. Nous avons tous une morale qui nous fait voir la réalité sous un prisme ou un autre, mais l'art offre d'autres perspectives. Ce qui brille dans une œuvre n'est pas la voix de l'auteur, mais toutes les questions qui restent sans réponse. J'ai l'intuition que l'art est surtout lié aux questions et moins aux réponses.

Je réfléchis toujours à la position de l'auteur et à ses devoirs. *El Edén* m'a permis de trouver une première approche pour m'exprimer. Même si je suis content du travail que j'ai accompli sur ce front avec *La Jauría*, je dirais que ma quête ne fait que commencer.

• On sent dans votre cinéma que la vérité est très importante pour vous.

Le cinéma qui m'intéresse est celui qui fait abstraction de la réalité et du naturalisme. Mais Je ressens l'envie d'extraire une vérité des paysages, des personnages et des éléments qui m'intéressent afin de créer de la fiction.

Je ne prétends pas transmettre la réalité telle qu'elle est. Les personnages de mes films ne sont pas comme on les voit. Ce qu'on voit est seulement une partie de ce qu'ils sont. Le travail avec les acteurs m'intéresse énormément. Je n'ai pas envie qu'ils se comportent dans le film de la même manière que dans la vie réelle. Je cherche à bâtir des frontières dans lesquelles ils puissent évoluer. Et ces frontières deviennent l'espace qui permet au film de naître.

• Comment choisissez-vous vos acteurs ?

Je tente de rester ouvert à toutes les rencontres, je vois beaucoup de monde et nombre d'entre eux finissent par participer à mes films. J'aime bien me promener dans la rue afin de repérer les futurs visages de mes films. Je suis à la recherche d'une réciprocité, d'un désir de partage. Je crois que certaines personnes ont une lumière spéciale et je ressens l'envie de les filmer. Mon équipe de casting et moi avons eu des évidences bien sûr, mais nous voulions aussi aller au-delà de nos « zones de confort ». Pour *La Jauría*, nous cherchions des garçons avec des personnalités captivantes, mais je tenais aussi à repérer des garçons plus timides. Ils peuvent cacher une

vérité extraordinaire.

• Vous diriez que Jhojan Estiven Jiménez, l'acteur qui interprète Eliú, fait partie de ces derniers ?

Absolument. Il a une lumière très spéciale. Je l'ai senti dès le début. On l'a rencontré près de la ville. Il était en train de nager dans une rivière. Ce qui m'intéresse particulièrement chez lui, c'est que son physique et même sa personnalité ne font pas partie de l'imaginaire qu'on a tendance à décrire quand on pense aux adolescents et à la violence. On dit souvent que les adolescents cherchent la violence parce qu'elle les attire. Jhojan Estiven est très casanier et plutôt taiseux. Je ressens en lui une violence refoulée imprimée dans son corps. Cette énergie convenait parfaitement au personnage d'Eliú puisque son histoire est celle d'une violence générationnelle.

• Pourriez-vous nous raconter comment s'est produite la rencontre avec les autres acteurs principaux ?

Je continuais à faire des repérages dans la rue quand j'ai vu passer ce qui m'a semblé être un groupe de trois enfants. L'un d'eux s'est approché de moi et je me suis aperçu que ce n'était pas un enfant. C'était un adolescent plutôt petit, très énergique et caractériel. Il s'agissait de Maicol Andrés Jiménez, que j'ai choisi pour jouer le rôle d'El Mono. Maicol Andrés est un acteur né. Il a été un complice exceptionnel pour moi pendant le tournage. Il était très vif et il m'a aidé à construire un climat de confiance avec tous les acteurs. Sa participation a été essentielle dans la réussite de l'ambiance du plateau.

La participation de Diego Rincón, l'acteur qui joue le rôle de Godoy, a également été extraordinaire. Je l'ai rencontré il y a huit ans, dans un des ateliers de cinéma que j'organisais avec ma femme. Diego travaille



en tant que surveillant dans un centre pour jeunes délinquants. Contrairement à son personnage de Godoy, Diego est très respecté par les jeunes et pas du tout abusif.

Quant à Alvaro, il est incarné par Miguel Viera, un acteur professionnel. Miguel est un des seuls comédiens qui avait déjà eu une expérience en tant qu'acteur, il a notamment joué dans *Les Oiseaux de passage* (Ciro Guerra et Cristina Gallego, 2018).

• Le travail sur le son semble très minutieux, quand on voit vos images, on a toujours l'impression d'assister aux instants qui précèdent le choc...

Oui, le son est essentiel pour moi ! On a voulu qu'il prenne son propre chemin, que la musique trouve son espace dans l'image... Il était important aussi que le mixage n'entrave pas l'émotion construite par le montage des images. À l'avenir, j'aimerais continuer à explorer cette voie.

• Vous avez l'air d'être un auteur intuitif. Même si votre projet est très délimité par l'écriture, on sent qu'il y a toujours une place pour l'imprévu.

Je ne suis pas arrivé au cinéma à travers la cinéphilie. Je crois que mon manque de formation cinéphile m'a finalement permis de me sentir plus libre quand j'ai dû faire des

choix précis. Le tournage est un espace pour questionner le scénario. C'est important que le film évolue au même rythme que l'auteur. L'apparition de l'Invisible, par exemple, n'était pas dans la genèse de *La Jauría*. Mais j'ai voulu prendre ce risque.

Un cinéaste est comme un stratège, il me semble. Il dispose d'une carte, mais cette carte ne représente pas forcément la réalité. Parfois, on est si amoureux de notre carte qu'on finit par oublier d'observer le territoire qui nous entoure. Je crois qu'il faut être conscient de la présence de ce territoire afin de permettre son existence. Même si la carte est très détaillée, il faut lever la tête. Sinon tu peux foncer dans l'arbre qui se trouve juste en face de toi !

• On voit à quel point c'est important pour vous de ne pas en dire trop. Vous faites confiance aux spectateurs et vous évitez de souligner ce que vous dites déjà dans vos images.

J'aime les films où tout est dit dans les images. Balthazar Lab, le chef opérateur, et moi nous sommes beaucoup interrogés sur l'endroit où nous poserions la caméra à chaque séquence. Ces décisions sont liées à notre observation de la vie. Cela nous a permis de tenter de voir ce qui se cache dans l'âme de nos personnages. La simplicité est ce qu'il y a de plus beau au cinéma, mais c'est si difficile d'y parvenir !

J'ai voulu explorer le hors-champ, mais pas seulement en ce qui concerne le cadre. J'aimerais que les spectateurs expérimentent la sensation d'être hors de l'espace et du temps. J'ai voulu trouver une manière de mettre en scène un hors-champ spatio-temporel. Idéalement, j'aimerais que mes images montrent quelque chose qu'on ressent, mais qu'on ne voit pas !

• Vous avez choisi de ne pas montrer de violence dans le film. Pourquoi ?

Pour moi, la violence est une entité qui cherche à s'incarner en nous. Le type de violence que je souhaitais explorer dans le film n'était pas un fait concret ou un acte de violence explicite, j'ai plutôt essayé de créer un univers où la violence est insufflée et prend forme de différentes manières dans l'histoire. Même les personnages avec lesquels nous avons le plus d'empathie sont des vecteurs de la violence.

• Parlez-nous du personnage d'Alvaro.

Alvaro est une synthèse de notre condition humaine... Il incarne les pulsions que l'on aimerait ne pas avoir, mais qui nous hantent. Je dirais qu'Eliú aurait pu devenir comme Alvaro... Je suis croyant, mais je n'ai pas été conscient de ma croyance avant mon adolescence. Je crois à l'existence de l'âme, l'existence de l'esprit et l'existence de l'Invisible.

• Pensez-vous qu'il y a de l'espoir pour un garçon comme Eliú ?

J'aime l'idée que l'on peut « naître de nouveau », comme le dit Jésus à Nicodème quand il lui demande ce qu'il faut faire avant de devenir prophète. Il s'agit d'avoir l'opportunité de faire marche arrière et de prendre un nouveau chemin. Eliú représente tous les garçons que j'ai rencontrés. Ces jeunes peuvent être différents de leurs parents.

• Le personnage du frère d'Eliú est particulièrement intéressant.

On sait à quel point les parents ont marqué la vie de ces jeunes adolescents. Le frère d'Eliú voit que son frère essaye de changer, mais il ne comprend pas pourquoi. Pour lui, il faut que le cercle de la violence suive son



cours. Les rues ne connaissent que la loi du plus fort. S'ils veulent devenir quelqu'un, ces jeunes doivent appartenir à un groupe violent, capable de défendre les intérêts de la communauté.

• Eliú et El Mono sont obligés de répondre de leur crime face à Tránsito, la veuve de Macías, et son neveu.

Absolument. El Mono reconnaît avoir participé au meurtre, mais il ne le regrette pas. En revanche, Eliú se sent coupable. Du côté des victimes, le neveu est le reflet parfait de El Mono : « t'as tué mon oncle, mais je te tuerai pour venger sa mémoire ». La veuve vit une émotion beaucoup plus ambiguë. Je me demande quelle est l'émotion qui la traverse, mais je crois qu'elle est similaire à celle d'Eliú. Le chemin le plus évident est celui de la violence ; pardonner est bien plus douloureux.

• Diriez-vous que le parcours de vos personnages représente d'une certaine manière la tentative de réconciliation qui a lieu actuellement en Colombie ?

Bien sûr, j'ai voulu parler des profondes séquelles que la violence des années 80 et 90 a laissées dans la société colombienne. Il est indéniable que nous vivons sous un système social et étatique défaillant, marqué par l'abandon, la condamnation et l'égoïsme. Mais j'aimerais que le film puisse dialoguer avec chacun des spectateurs.

• Justement, quel est le pouvoir du cinéma ?

Le cinéma, et l'art en général, est un pont entre le monde visible et invisible, un pont entre ce que nous sommes maintenant et ce que nous pourrions devenir. C'est un lieu chargé du pouvoir de recréer et de redéfinir le monde qui nous entoure, plus fort que le système économique et politique qui est imposé de nos jours.

C'est une fenêtre sur quelque chose qui n'est pas encore, c'est ainsi que le cinéma pourra faire la différence auprès des jeunes générations.

Né en 1989 à Bogota, Andrés Ramírez Pulido est un réalisateur et producteur colombien. Il a réalisé deux courts métrages multirécompensés à travers le monde. En 2016, EL EDÉN est présenté à la Berlinale et reçoit notamment le prix du meilleur court-métrage à Busan, au Caire et à Viña del Mar. En 2017, DAMIANA est sélectionné en compétition officielle à Cannes, ainsi qu'à Toronto, Oberhausen, Zinebi... LA JAURÍA est son premier long métrage, soutenu par le CNC (Aide aux cinémas du monde), le FDC Proimágenes et le Hubert Bals Fund. Il est présenté en compétition à la Semaine de la critique au festival de Cannes en 2022. Andrés est lauréat de la Fondation Gan pour le cinéma 2019.

LISTE ARTISTIQUE

Eliú	JHOJAN ESTIVEN JIMENEZ
El Mono	MAICOL ANDRÉS JIMENEZ
Calate	WISMER VASQUEZ
Ider	JHOANI BARRETO
Cabezas	JUAN DIEGO MAYORGA
Chucho	DUBAN AGUIRRE
Matajudios	FELIPE ORTIZ
Álvaro	MIGUEL VIERA
Godoy	DIEGO RINCON
Le frère d'Eliú	CARLOS STEVEN BLANCO
Juan Macias	RICARDO ALBERTO PARRA
Tránsito	MARLEYDA SOTO
El Invisible	ANDRÉS RAMÍREZ PULIDO

LISTE TECHNIQUE

Scénario & Réalisation	ANDRÉS RAMÍREZ PULIDO
Production	JEAN-ETIENNE BRAT & LOU CHICOTEAU (ALTA ROCCA FILMS) & ANDRÉS RAMÍREZ PULIDO (VALIENTE GRACIA)
Image	BALTHAZAR LAB
Montage	JULIE DUCLAUX EN COLLABORATION AVEC JULIETTE KEMPF
Son	NESTOR VELEZ, CLAIRE BERRIET, LAURA CHELFI & VICTOR PRAUD
Direction artistique	JOHANNA AGUDELO SUSANA
Musique	PIERRE DESPRATS
En partenariat avec	FONDO DE DESARROLLO CINEMATOGRAFICO FDC - PROIMAGENES COLOMBIA L'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE – CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE – INSTITUT FRANÇAIS LA FONDATION GAN POUR LE CINÉMA THE CO-DEVELOPMENT SCHEME OF THE NETHERLANDS FILM FUND AND THE HUBERT BALS FUND OF INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM ESTIMULOS ARTISTICOS Y CULTURALES, SECRETARIA CULTURA – ALCADIA DE IBAGUELA
Distribution France	PYRAMIDE
Ventes internationales	PYRAMIDE INTERNATIONAL

SYNOPSIS

Eliú, a country boy, is incarcerated in an experimental young offenders institution, deep in the heart of the Colombian tropical forest, for a crime he committed with his friend El Mono. Every day, the teenagers perform hard manual labour and endure intense group therapy, under the menacing gaze of the camp guard Godoy. One day, El Mono is transferred to the same center and with him comes the past that Eliú is trying to escape.

Interview with ANDRÉS RAMÍREZ PULIDO

•How did this film come about?

La Jauría follows on from my two short films, *El Edén* and *Damiana*. The three films deal with a personal concern which I brought to light through writing and directing - the importance of a father figure during childhood and teenage years; how a father's love, care, or on the contrary his abandonment, absence or violence may affect lives.

La Jauría is the story of a teenager and of a whole generation with a hate and death relationship with their fathers, an abandoned generation which is unknowingly a part of a cycle of inherited violence. How can children free themselves from a violence that pervades their very nature? How can we free ourselves from the immaterial inheritance of our parents that is haunting us every day? I thought I would follow Eliú, the main character, organically through his journey towards the light, so that he can break free from this hostile cycle. Thus, the idea emerged to connect him with something beyond the material, to set a meeting with the invisible.

I decided to create a pure fiction that could not be placed precisely in space and time, and therefore to leave the well-known political and social context of my country off-screen, in the hope that the story of that boy, who is struggling with guilt and change, would shine on its own and connect viewers to their own humanity.

•Does the experiment described in the film, which involves the refurbishment of a derelict hacienda and the help of a therapist, really exist in Colombia?

No, there is no such place in Colombia. Yet, this fictional universe was inspired by my involvement

with several rehab centres for teenagers addicted to psychoactive substances and other groups of minors serving sentences for various crimes. I tried to isolate and abstract elements which I found interesting from that context I am familiar with, and to use them in a fiction film.

•How did you meet those teenagers?

I was born in Bogotá, but life and love made me move to Ibagué, a smaller city. My wife was a fine arts student back then, and together we set up film workshops in various communities for children and teenagers in difficulty. We spent a lot of time with them and forged lovely ties. I feel really fortunate to have been able to get to know them in this context. I wanted to understand their way of thinking. Today we tend to point fingers and to put people in boxes too much.

I quickly realised that all these young people had really conflictual relationships with their fathers. The relationships they had with their mothers were much different. Many of them had tattooed the name of their mothers on their bodies.

The characters in my film are not typical of the way we usually picture young Latino-American delinquents. They are simply themselves. Some filmmakers pretend that their films are going in a very precise direction, but life is much more complex. I wanted to disrupt the misconceptions about Colombia.

•How did you approach the project?

Latino-American film schools usually teach students how great filmmakers build the frames of their films. As



for me, I think it is much more important to teach the students to know themselves first and where they stand as directors. That's what I did. I quickly wondered about the distance I should keep with these kids.

I've worked as an assistant director on several commercials and a few feature films. This experience helped me figure out what I didn't want to do as a director. I think that it is really important to know what you don't want to do in order to find your own path! I thought about the pitfalls and traps I wanted to avoid. We all have a moral code that makes us see reality through one prism or another, but art gives us other perspectives. What shines through the most in a work of art isn't the voice of its creator, but rather all the questions that remain unanswered. I have a feeling that art is mostly about questions, and less about answers.

I always think about the artist's standpoint and duties. *El Edén* allowed me to define a first approach to express myself. Even though I am pleased with the work I have done with *La Jauría*, I can fairly say that my quest has only just begun.

• **The way you value the truth comes across strongly in your films.**

I am interested in the kind of films that take reality and naturalism out of the equation.

But I feel the need to extract some truth out of the landscapes, characters and elements I am interested in, so as to create fiction.

I don't intend to convey reality as it is. The characters in my films are not what they seem. We only get to see a part of what they are. Working with actors is so fascinating. I don't want them to behave in the film as they behave in real life. I want to set boundaries for them to grow within. And those boundaries become the very space that allows the film to come into existence.

•How do you choose your actors?

I try to stay open to new encounters, I meet a lot of people and many of them end up taking part in my films. I like to scout for new faces in the street. What I look for is a sense of reciprocity and a desire to share. I think that some people give off a special light and I yearn to film them. My casting team and I made some obvious choices, of course, but we also wanted to step out of our "comfort zones". For *La Jauría*, we searched for boys with enthralling personalities, but I also wanted to find shier kids. They may hide an extraordinary truth.

•Would you say that Jhojan Estiven Jiménez, the actor who plays Eliú, belongs in that category?

Absolutely. He gives off a very special light. I felt it right away. We met him near the city. He was swimming in a river. What interests me the most about him is the fact that his physique and even his personality don't match the usual representations associated with teenagers and violence. Kids that age are often said to be looking for violence, because it appeals to them. But Jhojan Estiven is a homebody, and not much of a talker. I can feel his body exuding a repressed form of violence within. Such energy was perfect for the part of Eliú, because his personal history is marked by generational violence.

•Could you tell us how you met the other main actors?

I was still scouting the streets for the film when I saw what I thought was a group of three children. One of them came closer, and I realised that he wasn't a child. He was a quite short and really energetic teenager with an attitude. It was Maicol Andrés Jiménez, whom I chose to play El Mono. Maicol Andrés is a natural-born actor. He was of tremendous help during the shooting. He was quick-witted and he helped me establish a climate of trust with all the actors. His presence was essential to maintain a good atmosphere on set.

Diego Rincón, the actor who plays Godoy, has also been amazing. I met him eight years ago, in one of the film workshops I organized with my wife. Diego works as a guard in a juvenile detention centre. Unlike Godoy, the character he plays, Diego is very much respected by the youth and not at all abusive.

As for Alvaro, he is played by Miguel Viera, a professional actor. Miguel is one of the only actors in the film who already had some film experience; he acted for instance in *Birds of Passage* (Ciro Guerra and Cristina Gallego, 2018).

•Your work on sound seems really meticulous. When watching your film, we always feel like we are witnessing the very last moments before the storm...

Indeed, sound is essential to me! We wanted it to have its own path, to let music find its own space within frames... It was also important that the mixing wouldn't come in the way of the emotions brought about through editing. I would like to keep exploring this path in the future.

•You seem to be a very intuitive filmmaker. Even though your project is bounded by the writing, how

can feel that there is still room for the unexpected.

I didn't start making films because I was a film buff. Actually, I think that my lack of general film knowledge allowed me to feel freer when I had to make precise choices. The shooting is a place to question the script. The film and the filmmaker should evolve at the same pace. The appearance of the Invisible, for instance, wasn't in La Jauría's early drafts. But I was willing to take that risk.

I think a director is like a strategist. He or she has a map, but it doesn't necessarily show reality. The map may be really detailed, but you still need to look up. Otherwise, you might run straight into a tree standing right in front of you! Sometimes, you are so in love with your map that you forget to look at the scenery. I think you need to be aware of that scenery so that it can actually exist.

•We can tell how important it is for you not to say too much. You trust the viewers and you avoid underlining what your images are already saying.

I like films where images say it all. Balthazar Lab, the director of photography, and I spent a lot of time wondering where we would place the camera in each sequence. These decisions are based on our observation of life. It allowed us to see what lied within the souls of our characters. Simplicity is the most beautiful thing in cinema, but it is so hard to get!

I wanted to explore what was offscreen, but not only as regards framing. I'd like the viewers to feel like they are out of space and time. I tried to find a way to film an offscreen space-time. Ideally, I'd like my images to show something that you cannot see but feel!

•You chose not to show violence in the film. Why?

To me, violence is an entity that is trying to take flesh within us. The kind of violence I wanted to explore in the film wasn't some concrete fact or an explicit act of violence; instead, I tried to create a universe where violence is instilled and takes shape in various ways within the storyline. Even the characters we have the most empathy for are vehicles of violence.

•Tell us about the character of Alvaro.

Alvaro is a synthesis of our human condition... He embodies the impulses that are haunting us against our will. I think Eliú could have become like Alvaro... I am a believer, but I wasn't aware of that until I was a teenager. I believe in the existence of the soul, the existence of the spirit, and the existence of the invisible.

•Do you think that there is still hope for a boy like Eliú?

I like the idea that we can be "born again", as Jesus says to Nicodemus when he asks him what one should do to become a prophet. It is all about having the possibility to turn back and take another path. Eliú represents all the boys I have met. They can be different from their parents.

•Eliú's brother is a very interesting character.

We know that their parents had a major impact on those kids' lives. Eliú's brother can tell that his brother is trying to change, but he doesn't understand why. He thinks that the cycle of violence must go on. The streets only know the survival of the fittest. If those kids want to become somebody, they have to belong to a violent group that can look after the interests of the community.

•Eliú and El Mono must face the consequences of their crime with Tránsito, Macías's widow and his nephew.

Absolutely. El Mono admits that he took part in the murder, but he doesn't regret it. However, Eliú feels guilty. On the victims' side, the nephew is El Mono's spitting image: "You killed my uncle, so I'll kill you to avenge his memory". Things are much more ambiguous for the widow. I wonder which emotion she might be feeling, but I think it is similar to Eliú's. The most obvious path is violence; forgiveness is much more painful.

•Would you say that, in a way, your characters' journey echoes the attempt at reconciliation in today's Colombia?

Of course, I wanted to address the deep scars left by the violence of the 80's and 90's on Colombian society. There's no denying that we live in a failing state and a

failing social system, plagued by neglect, blame and selfishness. But I wish this film could open a dialogue with each and every viewer.

•Precisely, what is the power of cinema?

Cinema, and art in general, is a bridge between the visible and the invisible world, a bridge between what we are now and what we could become. It is a place that has the power to recreate and redefine the world we live in, more than the economic and political system imposed on us today. It is a window into a thing that doesn't exist yet, and this is precisely how cinema will be able to make a difference in younger generations.

Born in 1989 in Bogota, Andrés Ramírez Pulido is a Colombian Director and producer. He has directed two award-winning short films. In 2016, EL EDEN was presented at the Berlinale. It received also the prize for Best Short film in Busan, Cairo and Viña del Mar. In 2017, DAMIANA was selected in the official competition in Cannes, as well as in Toronto, Oberhausen, Zinebi... LA JAURÍA is his first feature film, supported by the CNC (Aide aux cinémas du monde), the FDC Proimagenes and the Hubert Bals Fund. It is selected in the Critics' Week at the 2022 Cannes Film Festival. Andrés is the winner of the Gan Foundation for cinema 2019.

» *INTERNATIONAL PRESS*

CHRISTELLE RANDALL

+44 7834 624 300

christelle@christellerandall.com

CHRISTELLE RANDALL PR

» *INTERNATIONAL SALES*

PYRAMIDE INTERNATIONAL

IN PARIS: (+33) 1 42 96 02 20

IN CANNES: Riviera L3

Agathe Mauruc: amauruc@pyramidefilms.com

Marine Dorville: mdorville@pyramidefilms.com

Alberto Alvarez Aguilera: alberto@pyramidefilms.com

PYRAMIDE
DISTRIBUTION